

Datcha
Taïs Zolotkovska

Nous allons à la datcha dans une voiture verte, une Lada Jigouli. Papa est au volant. Mon oncle, le frère de papa, est assis devant. Depuis sa naissance, il vit dans son propre monde. Et personne n'a la clef de ce royaume. Un garçon de six ans dans le corps d'un homme, il dérive entre réalité et imagination. Les crises d'épilepsie sont les stations qui emportent son cerveau de plus en plus loin de nous.

Sur le siège arrière, sont entassés, dans l'ordre : Papy, derrière le conducteur, Maman et moi au milieu, Mamy derrière le siège passager. « Elle choisit toujours la place la plus sûre » chuchote Maman. Dans le coffre spacieux nous transportons du borchtch, des boulettes de viande, de la kacha de sarrasin, et pour les fêtes – de la truite farcie, du forshmak de hareng et un millefeuille « Napoléon ».

Les six membres de la famille se rendent à la datcha.

L'été, nous sommes accueillis par les effluves douceâtres des herbes. Les yeux fermés, je reconnais chaque parcelle de la route que nous parcourons, devant l'énorme panneau de Kharkiv que nous laissons derrière nous, nous dépassons le village où est né mon deuxième grand-père, puis le marché, où nous nous arrêtons pour acheter des œufs dont les jaunes sont si beaux qu'ils me semblent magiques. Après avoir rempli les bocaux d'une eau légèrement sucrée à la source locale, nous continuons notre chemin. Monter sur la colline, tourner à droite, voir le bitume changer. D'abord une route en terre battue, puis couverte de gravier, puis arrive l'asphalte tant attendu. J'apprendrai à conduire sur cette route. C'est sur cette route que nous marcherons main dans la main avec mon amoureux. C'est dans ce champ que nous ferons l'amour en plein jour.

Après le tournant, un champ nous attend, noir de terre au début de printemps, puis couvert de minuscules pousses vertes, puis les champs dorés de blé et de maïs et, vers la fin de l'été, le foin sec, fauché par des mains invisibles et assemblé en meules bien dodues.

En arrivant à la datcha, nous sautons de la voiture, Papy aide Papa à garer le véhicule près des vignes.

Depuis le siège arrière, Mamy sort en douceur, ajuste sa jupe. Pendant que les parents sortent les provisions du coffre, Papy et moi faisons le tour du propriétaire. Une tradition immuable depuis les premiers jours de notre datcha jusqu'à son dernier instant.

Je cours sur le sentier pavé de dalles de bétons et vérifie les plants de fraisiers. « Elles sont déjà rouges ? », demande Papy. J'en ramasse une, deux, trois, six, déambule entre les rangées, en offre une à chaque membre de la famille. Je ne lave pas les premières fraises : aucun microbe ne pourra nous faire du mal, c'est notre terre.

Je rattrape Papy et nous poursuivons notre inspection. Nous observons l'abricotier, puis les buissons de cassis et de groseilles que nous ramassons avec Mamy et Maman, pour les mettre en bocaux et les manger l'hiver (beurk, la vitamine C, !).

Dans notre datcha il n'y a pas de clôture digne de ce nom. Elle est délimitée par les framboisiers, le cassis et des piquets, hauts jusqu'au genou et peints en vert – très impressionnant, n'est-ce pas ?

Il n'y a pas besoin de barrière dit Papy. Son sourire est aussi large que celui de Papa.

La datcha est à la fois un lieu de repos et celui d'un dur labeur.

Au potager attendant, nous faisons pousser des pommes de terre, du maïs et des courgettes. Pas pour s'amuser : dans les années 1990 nous en avons besoin pour vivre.

J'ignore quand je me suis retrouvée ici pour la première fois. La construction du mur en brique rouge qu'aucun loup ne pourrait franchir s'est achevée l'année de ma naissance.

Je scrute la photo où nous sommes assis avec papa devant la construction en métal, une sorte d'échelle de terrain de jeu sur laquelle grimpent non pas les jeunes intrépides, mais la vigne.

Je suis coiffée d'une casquette blanche, d'un chemisier à fleurs et d'un short qui dévoile mes maigres genoux. Le visage de Papa est éclairé d'un sourire. Ses dents ressemblent à un peigne aux dents larges, mais cela lui est égal. Il est heureux.

J'ai cinq ans, Papa n'a pas atteint la trentaine.

La photographie est en noir et blanc, mais tout en elle respire l'été. Aucune couleur, mais la verdure de juillet déborde de l'image. La vie bat son plein.

C'est Maman qui prend la photo. Je me souviens à peine d'elle à cette époque, mais sa présence est palpable : derrière la caméra, puis sur la véranda, en train de préparer des varenikis aux cerises que je ramasse directement sur l'arbre. Elle est plus lente dans ses mouvements que Papa et moi. Aujourd'hui, ayant dépassée l'âge qu'elle avait à cette époque, je commence à ressentir dans mon corps l'indolence maternelle des après-midis d'été. Lorsque le soleil s'attarde, ne veut pas se coucher, caressant les feuilles d'abricotier, les cerisiers, les pommes vertes qui alourdissent leurs branches.

Je grimpe sur l'arbre pour cueillir les cerises. L'arbre ploie sous la récolte. Le panier pend sous le crochet faisant balancer la branche. L'échelle tangué légèrement. Papa, qui est à côté, me surveille, prêt à m'attraper si je tombe. Je cueille les cerises une à une, essayant de ne pas trop les écraser. Le soleil est haut, la lumière se reflète dans la couleur intense des feuilles vertes. Portant une cerise à la bouche, le mélange acide et sucré me fait plisser les yeux. Je cueille les cerises pour Maman, je lui apporte le panier rempli et elle en fourre les varenikis.

Le cerisier bigarreau blanc a le même âge que moi. Il m'accompagnera toute la vie. Au réveil, le matin, je cours le saluer. Il m'attend toujours. Son feuillage m'accueille comme dans une étreinte, alors que les cerises demandent à être cueillies : d'abord petites et vertes, puis jaunes et sucrées.

Face à la rue, un parterre de fleurs, où Mamy plante les pivoines rose poudré, les tulipes de toutes les couleurs qui dégagent un parfum doux et profond. Le rosier, rose au parfum prononcé, fleurit au début de l'été, lorsque l'école prend fin et nous venons à la datcha chaque week-end.

Sur la gauche, les ceps de vignes s'élèvent et forment au-dessus d'un garage improvisé une sorte de treille. Le raisin est âpre et sucré. Au lieu de le manger, Papy en fait du vin. On

cueille le raisin à l'automne, on l'apporte à la maison, dans l'appartement de Saltivka, que les Russes ont bombardé au premier jour de la guerre tant qu'ils ont pu.

Mais à l'époque, ce futur demeure encore imprévisible, inconnu. On fait fermenter le vin dans des dame-jeanne. Nous le buvons aux anniversaires, au Nouvel an, puis au Nouvel an juif.

Nous buvons ce vin maison lors des fêtes et des repas funéraires. Mon oncle meurt victime d'une erreur médicale, en mai 2011. Après l'enterrement, le cœur brisé, nous retournons à la datcha. Toute notre famille qui vit à l'époque à Kharkiv, arrive dans trois - quatre voitures. Tous de noir vêtus, nous dressons la table. Nous nous réunissons sous le noyer. Nous buvons le vin, mangeons des gâteaux secs, achetés dans le commerce – la nourriture ne doit pas être savoureuse lorsqu'on est en deuil. Mais le vin fait exception. Maman, Papa, même Mamy, portent les verres à leurs lèvres et raniment en une gorgée le corps de la famille. Nous sommes encore là, semblent-ils dire, nous nous regardons les uns les autres, nous nous tenons par la main.

Plus tard, Papy évoque la datcha dans ses mémoires. Ainsi que les cours d'hébreu dans une école juive et ses combats à la guerre. Une antique machine à écrire fait clac-clac-clac sous ses doigts. Les autres jours il écrit à la main.

Nous éditons son livre ensemble, l'auteur souhaite en offrir un exemplaire à tous ceux qui veulent le lire. Lorsque les lecteurs l'arrêtent dans la rue pour le remercier, il jubile.

Dans notre vie, la datcha n'est pas un lieu, mais un membre de la famille. Elle demande une attention constante : réparer le toit, arroser les plantes, faire du feu.

J'ai six ans. Nous allons à la datcha au tout début du printemps. Il y a encore de la neige dans les champs, nous sommes serrés dans la voiture et nous nous réchauffons les uns contre les autres. Le manteau de Mamy me gratouille les narines avec son col en fourrure synthétique. Nous quittons la route principale, celle qui est aujourd'hui détruite par les chenilles des chars russes et les cratères d'obus.

À l'époque, aucune route digne de ce nom ne relie la datcha au reste du monde. Juste la route en terre battue, le sol détrempé, les feuilles pourries, les flaques d'eau et les promesses de beau temps.

La voiture tourne à droite. Nos corps, celui de Maman et de Mamy, suivent le mouvement. C'est l'unique occasion de les mettre d'accord. Nous tournons à gauche. Papa tient le volant tel le gouvernail d'un bateau. Il accélère, la voiture hurle, furieuse, impuissante. Il appuie sur le frein, les pneus crissent. Nous nous arrêtons, comme si nous étions un bateau qui a touché le fond, le châssis glisse avec une douceur trompeuse. Papa tente une marche arrière. Repart en avant. Nous sommes embourbés.

Papy se précipite du siège arrière vers le coffre, farfouille entre les bocaux de borchtch et les boulettes de viande. Immense dans son manteau d'hiver, Mamy surgit de son siège

arrière. Elle m'entraîne dans son sillage en jurant d'une façon fracassante Maman aussi se retrouve dans le froid glacial. Elle ne cesse de parler et son angoisse nous submerge. Le bruit de sa voix n'est pas rassurant mais semblable au plic-ploc des stalactites de glace qui dégoulinent des gouttières, sous les blocs gris des immeubles où nous habitons.

Mamy me prend par la main, chose très rare. Sa main sèche, ses longs doigts me retiennent. Je serre le poing à l'intérieur de sa main froide. Nous trois – les femmes – entamons notre marche vers le village.

Au bout de quelques pas, mon pied s'enfonce dans la neige. Je fais encore quelques pas et la neige fondue imprègne ma chaussure. Levant les yeux, je vois la blancheur du champ sous la neige, qui reste intact, vivant uniquement dans l'espoir du printemps. Des beaux jours.

Derrière nous on entend le cliquetis des chaînes dans la neige, des hommes qui parlent, les hommes que nous connaissons – Papa, Papy, Tonton – sont maintenant loin. Nous n'appartenons plus au même monde Ils luttent au nom de la famille, pour nous faire revenir à la datcha. Ils poussent, tirent, hurlent, se disputent, suent. Nous poursuivons notre chemin et leurs voix s'évanouissent.

Pas à pas, ma main se réchauffe dans celle de Mamy. Maman me prend par l'autre main. Ensemble, nous allons à la datcha, allumons la cheminée et attendons.

Papy a construit la cheminée tout seul. Lorsque le feu prend et, lorsque la fumée entre dans la pièce, Papa court ouvrir la fenêtre. Puis le feu maîtrisé, nous observons les flammes qui dansent.

Le soir, nous sommes réunis autour de la cheminée, nous buvons le thé, jouons aux échecs, lisons, puis nous nous couchons, tous ensemble, dans la même pièce.

La datcha est tout un monde pour ma famille. Notre maison.

Bien des années plus tard, la grande famille juive se réunit autour de la table, à l'ombre du noyer et du poirier.

La famille venue d'Israël joue les étrangers et montre sur une tablette les photos de leur dernière croisière. Plus pour eux-mêmes que pour nous. C'est alors qu'une tante lâche, condescendante : « Découvrir le monde, ce n'est pas s'encrouter à la datcha ! ». Un silence s'installe, quelque chose se déchire à l'intérieur de la famille et s'en détache, un morceau de glace s'éloigne, emportant cette partie de la famille. Car comment expliquer que cette propriété est un monde à part ? Ni Nice, ni Londres, certes, mais une datcha de l'oblast de Kharkiv dont la valeur unique tient à chaque arbre planté, à chaque pivoine qui fleurit.

Mais la vie continue. Arrive l'année décisive pour notre famille, mes parents sont obligés de partir en Israël, et moi en Grèce avec mon mari. En l'espace d'un an, ou plutôt d'un mois. Papy et Mamy suivent les parents. Ils ont plus de quatre-vingt-dix ans et leur destin est de finir leurs jours en Terre Promise.

Mais comment faire avec la datcha, nous demandons-nous les uns les autres ? Aussi forts que soient nos rêves, nous ne pouvons pas l'emporter avec nous. Chaque semaine nous demandons à Papa : tu as déjà passé l'annonce ? Pas encore, je n'y arrive pas, répond-il. Comment vendre le cerisier bigarreau blanc, le grenier qui sert de refuge aux vieux livres, la cheminée construite par Papy ?

Nous tournons en rond, encore et encore. Jusqu'à ce que la décision s'impose. Elle est si simple que nous en avons le souffle coupé. La famille chrétienne de maman. Mamy Galia. Elle a son propre verger, mais elle approche des quatre-vingt-dix ans et elle vient de plus en plus souvent dans notre datcha, avec ma tante, mon cousin, sa femme et leur petite fille Lessia.

« Nous avons un cadeau pour vous », dit maman au téléphone.
Le cousin sourit à l'autre bout du fil.

C'est ainsi que la datcha hérite de nouveaux propriétaires. Ils jettent l'inutile, les chaises cassées, les canapés défoncés, les carreaux brisés, les seaux troués – loin, dehors. La femme du cousin met de l'ordre dans le parterre de fleurs, plante de nouveaux rosiers, arrache les mauvaises herbes. Lessia court dans le verger, son visage rougi par la chair des fraises et des cerises.

Un an après notre déménagement, le cousin envoie une vidéo prise à l'aide d'un drone. Le drone survole la colline, on aperçoit le lac avec ses nymphéas où nous nagions l'été. On dépasse le village où j'allais à pied chercher la glace, on vole au-dessus des champs du pays chéri.

Sur le chemin de la datcha, où le cousin tient dans ses mains la télécommande, la caméra capte une silhouette familière. Mamy Galia. Nous ne nous sommes pas vues depuis deux ans en raison de la pandémie. Elle n'aurait pas quitté son appartement de Saltivka, si le cousin ne l'amenait pas tous les week-ends à la datcha. Là-bas, elle retrouve sa liberté.

Elle marche à l'aide de cannes. La petite Lessia se précipite vers elle, se dresse sur la pointe de ses pieds et pose sur sa tête une couronne de pissenlit.

Depuis le début de la guerre, la famille a déménagé dans l'Ouest du pays. Mais la datcha, elle, est restée.

Les datchas sont des microcosmes. C'est le lieu où nous plantons les arbres que nous aimons. C'est le lieu où nous cueillons les groseilles à maquereaux. Celui où nous élevons les chiots. Où nous apprenons à conduire.

Désormais notre datcha s'est enfoncée dans le brouillard gris de l'inconnu. Depuis le début de la guerre, nous n'avons rien entendu à son sujet. L'appartement de mes parents et de mon grand-père dans le quartier de Saltivka a été détruit.

Ils n'y étaient pas, ils ont déménagé en Israël. Comme le rêvait Maman, ils vivent à dix minutes de la mer. Et pourtant, lorsque nous parlons au téléphone, lorsque nous nous retrouvons, nous nous souvenons de la datcha. Quand la guerre sera terminée, nous irons ensemble non vers les appartements, mais dans la minuscule maison de briques rouges. Qu'aucun méchant loup ne peut souffler. Notre datcha. Occupée, libérée, si calme qu'on entend les étoiles filer.

Traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn avec la collaboration d'Emmanuel Ruben.